

www.e-rara.ch

Mémoires de Félix Platter, médecin bâlois

Platter, Felix

Genève, 1866

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 42685

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-80968>

Séjour à Montpellier.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

Séjour à Montpellier.



PEINE étois—je arrivé que M. Catalan m'apprit la mort toute récente de Jacob Meier, jeune Strasbourggeois qu'il hébergeoit par échange. Il étoit fort affligé de ce malheur; il craignoit que son fils ne trouvât plus un traitement convenable chez le père de Meier, ou que ce dernier ne demandât peut-être de l'argent pour les frais de nourriture. Immédiatement l'idée me vint de déterminer maître Laurent à placer son fils à Bâle chez mon père, de sorte que nous ferions échange.

A Montpellier je rencontrai plusieurs Allemands & je m'acclimatai bien vite. La saison étoit encore très-belle, C'étoit le moment de la récolte des olives qu'on abat au moyen de longues perches; à ce travail on emploie les paysans. Ceux-ci stationnoient en foule sur la place devant la pharmacie; ils faisoient si grand bruit que je me levai &, regardant à travers les volets, je fus tout effrayé, car je crus voir des gens de guerre armés de lances; mon camarade de lit me rassura quand il m'apprit que c'étoient des ouvriers. Ce mois de décembre n'étoit pas froid

comme chez nous, il n'y avoit encore point de neige. On se chauffe tout simplement au foyer commun ; les étudiants ont aussi l'habitude d'allumer du bois de romarin qui donne une grande flamme très-odoriférante. Le romarin croît en plein champ ; des ânes l'amènent en ville & on le brûle en hiver dans les cheminées ; il est si commun qu'une charge sous laquelle l'âne disparoïsoit ne coûtoit guère plus d'un carolus, c'est-à-dire un kreutzer. On tient fermées les portes des chambres & l'on condamne les fenêtres ; celles-ci, de simples volets, sont pour la plupart garnies de papier, en guise de vitres. Pour la cuisine on brûle surtout des brouffailles d'*ilex*, arbre sur lequel croissent des glands ; une espèce produit des baies dont on fait la couleur écarlate, la soie cramoisie tire son nom de ce fruit qui s'appelle *chermes* ; il renferme de petits vers qui donnent la couleur, mais s'ils ne sont recueillis à temps, des ailes leur poussent & ils s'envolent.

Je me mis incontinent à suivre les *lectiones*. Comme l'usage veut que chaque *studiosus* se choisisse un père auprès duquel il puisse trouver conseil, je m'attachai au D^r Saporta. Je me vouai sérieusement à l'étude de la médecine ; j'entendois deux ou trois cours le matin & autant l'après-midi. Les lettres & les exhortations pressantes de mon père me stimuloient vivement ; je travaillois avec zèle, ce qui plaisoit fort à mon vieil hôte Catalan. Toujours il me parloit latin

à sa façon, c'est-à-dire mal, & quand je lui répondois d'une manière un peu plus correcte, il en étoit tout émerveillé.

Après souper nous nous chauffions devant l'âtre ; Catalan me remettoit une antique Bible latine, où manquoit le Nouveau Testament ; je la lisois, puis commentois quelques passages. Il ne se laissoit pas d'entendre les condamnations que le prophète Baruch prononce contre les idoles. En sa qualité de Maran, il ne tenoit pas plus que les Juifs aux images, mais il n'avoit garde de le déclarer publiquement. Il s'écrioit à maintes reprises : *Ergo nostri sacerdotes*, c'est-à-dire : Pourquoi nos prêtres en ont-ils ? Je lui répondois que les prêtres étoient dans l'erreur, que notre religion ne toléroit pas ces abus, & je lui donnois à examiner une foule de passages par lesquels Dieu interdit ce culte. Catalan écou-toit avec plaisir, me demandant comment j'étois parvenu si jeune à comprendre toutes ces choses & à pousser si loin mes études. Je passois à ses yeux pour un prodige de science. Je lui dis que mon père, *gymnastarcha*, soit premier maître, m'avoit de bonne heure inculqué ces connoissances ainsi qu'à beaucoup d'autres ; cela déterminâ Catalan à exécuter plus tôt le projet qu'il avoit formé de placer chez nous son fils Gilbert, auquel il écrivit de quitter Strasbourg à la première occasion. Je fus très-satisfait d'avoir contribué pour ma part à mener cet échange à bonne fin.

Le train de maison de mon maître étoit chétif, à la mode espagnole. Il faut savoir que les Marans n'usent pas des alimens dont les Juifs s'abstiennent. Les jours gras, à dîner, on avoit un potage de viande de mouton (rarement de bœuf) avec des *navraux*, des choux; il étoit bon, mais le bouillon n'étoit pas abondant. Chacun avoit son affiette & mangeoit avec les doigts. Ensuite venoit le rôti. Le vin ne manquoit pas; il est rouge foncé & se mêle avec beaucoup d'eau. Vous vous faites verser par la servante la quantité d'eau qu'il vous plaît, puis le vin par-dessus; la servante jette loin le vin que vous laissez, car il ne se garde pas plus d'un an & tourne vite au vinaigre.

Mon maître déménagea sa pharmacie. Je le suivis dans son nouveau logis, spacieux & plaisant. Une salle y fut affectée à mon usage. Plus tard, avec des planches, je m'arrangeai dans la chambre haute un cabinet d'étude; je l'ornai de peintures, mon hôte y fit placer un fauteuil doré (car il prenoit grand soin de moi), si bien qu'en y entrant chacun s'extasioit. Le colimaçon aboutissoit à une belle terrasse, d'où je dominois la ville entière; la vue alloit jusqu'à la mer, que j'entendois gronder par momens. C'est là que je m'installois volontiers pour étudier; j'y cultivois le figuier d'Inde dont mon hôte avoit reçu d'Espagne une bouture. Souvent je me plaçois à la fenêtre & jouois du luth; les personnes qui demeuroient vis-à-vis, chez M. Saint-George, en

particulier sa sœur, la demoiselle Marthe, m'écoutoient avec plaisir.

Avec la nouvelle année commencèrent une foule de divertissemens, surtout les sérénades galantes, la nuit, devant les maisons. Le même individu jouoit à la fois des cymbales, du tambourin & du fifre ; on connoissoit aussi le hautbois, qui étoit même très-répandu, la viole, la guitare dont la mode prenoit. Les bourgeois notables donnoient des bals où l'on conduisoit les demoiselles ; après le souper on dansoit aux flambeaux le branle, la gaillarde, la volte, la tire-chaîne. Ces assemblées se prolongeoient jusqu'à l'aube. Les bals ne cessoient qu'avec le dernier jour du carnaval.

Nous fêtâmes les Trois-Rois au *Collegium* entre nous autres Allemands ; le vieux bedeau apprêta les mets ; Andreas de Croatie eut la fève. Deux jours plus tard nous fîmes encore les Rois dans la maison de Rondeletius. Comme les Allemands reconduisoient avec des torches l'un des leurs, ils furent accostés par le capitaine du guet qui se mit à les défarmer ; de là grand tumulte devant la pharmacie de mon hôte. Stephanus Contzenus refusoit obstinément de livrer sa dague ; maître Catalan étant parti, le pria de lui remettre cette arme à lui-même ; ainsi fut fait & tout rentra dans l'ordre. Dès le lendemain les Allemands portèrent plainte par-devant le baillif pour violation de leurs franchises. Le capitaine

capitaine fut blâmé & l'on nous donna l'assurance que pareil abus ne se renouvelleroit pas.

Le dimanche de la Quinquagésime (notre *Herrenfastnacht*) il y eut des danses dans la ville entière; partout les accords de la musique, partout des mascarades de mille espèces. Ces réjouissances continuèrent le lundi & le jour suivant, qu'on nomme le Mardi gras. Ce jour-là les jeunes bourgeois formèrent un cortège: ils portoient au cou un sac rempli d'oranges (elles sont à vil prix dans le pays, la douzaine coûte un pattard, savoir deux deniers) & une corbeille au bras en guise d'écu. Arrivés sur la place Notre-Dame, les voilà qui se jettent à la tête les oranges, dont les débris jonchent bientôt le pavé. Le même mardi, les docteurs en droit parcoururent déguisés les différens quartiers de la ville.

Avec le Mercredi des cendres commence le carême, pendant lequel il est interdit, sous peine de la vie, de manger viande ni œufs. Il est vrai que nous autres Allemands transgressions en cachette l'ordonnance. C'est alors que j'appris à mettre du beurre sur une feuille de papier, à casser des œufs dessus & à faire cuire le tout sur les charbons; la prudence commandoit de n'employer aucun ustensile. Durant tout un carême je jetai dans mon cabinet d'étude les coquilles des œufs que je faisois cuire à la chandelle sur du papier enduit de beurre; plus tard une servante découvrit ce tas de coquilles; elle en parla à sa maîtresse qui montra un vif déplaisir, mais

ne poussa pas plus loin l'enquête. L'usage est de briser les pots qui ont servi à la cuisson des viandes & d'en acheter de neufs pour apprêter le poisson.

Un gentilhomme de nos voisins me pria certain jour à un concert nocturne en l'honneur d'une demoiselle; c'est ce qu'on appelle une « aubade ». A minuit nous étions devant la maison. Nous commençâmes par battre du tambourin, afin de réveiller les habitans du quartier; puis les trompettes se firent entendre, ensuite le hautbois, après le hautbois les fifres, après les fifres les violes, enfin trois luths; le tout dura bien trois quarts d'heure. On nous conduisit chez un pâtissier où nous fûmes largement traités; nous bûmes du muscat, de l'hypocras, & la nuit se passa à festoyer.

Mon père m'envoya deux belles peaux teintes en vert; j'en fis un vêtement brodé de soie verte dans lequel je me pavanois & excitois l'envie des gentilshommes aux assemblées de danse (en ce temps les chausses de cuir étoient inconnues). J'avois conclu avec un cordonnier boiteux, que nous appelions Vulcain, un arrangement en vertu duquel chaque dimanche il m'apportoit une nouvelle paire de souliers; pour toute l'année cela ne me revenoit qu'à trois francs, c'est-à-dire à dix de nos batzen.

Un jour arrivèrent deux Bâlois, gardes du corps du roi de Navarre, portant rapière & halberde, & d'une tenue irréprochable dans leurs

habits à taillades. Ils rentroient au pays. Nous les promenâmes par la ville & leur fîmes bonne chère. A Bâle ils avoient été les ennemis des étudians, avec qui plus d'une fois ils s'étoient battus la nuit ; mais enchantés de notre accueil, ils promirent de ne plus jamais se mettre contre les étudians & de tenir en toute occasion leur parti. Nous les accompagnâmes jusqu'au pont de Castelnau ; on y but le coup de l'étrier &, en l'honneur de l'engagement qu'ils venoient de prendre, les deux soldats furent baptisés avec un verre de vin qu'on leur versa sur le chef.

Quoique plus d'un médecin ne se donne pas la peine d'approfondir son art, toujours je m'étois senti poussé à m'instruire dans tout ce qu'un docteur doit savoir. A chaque instant j'entendois répéter combien étoient nombreux à Bâle les médecins ; il s'agissoit donc à mon retour de faire mon chemin & même de primer mes collègues. D'autre part je n'ignorois point que mon père étoit chargé de dettes, que sa place rapportoit de faibles émolumens, que les pensionnaires formoient sa principale ressource, que par conséquent il ne lui seroit guère possible de me venir en aide. Lui-même m'écrivoit de ne point compter sur sa fortune, qu'il n'étoit pas un seigneur, mais un chétif maître d'école, un pauvre payfan ; que je devois faire mes calculs comme si je n'avois à attendre qu'un patrimoine nul, misérable tout au plus. Comment prévoir alors qu'il se remarieroit dans un âge très-avancé &

qu'il engendreroit une aussi nombreuse postérité?

Toutes ces circonstances m'engagèrent non-seulement à étudier & à suivre les cours avec assiduité, mais encore à regarder attentivement dans la pharmacie la manière dont se préparaient les médicamens. Mon maître possédoit une forte clientèle: aussi de mes séances en son laboratoire j'ai retiré grand profit. De plus, je recueillois une foule de plantes que je fixois délicatement sur du papier. Mais avant tout je désirois connoître l'anatomie. Je ne manquois donc jamais d'être présent lorsqu'on pratiquoit en cachette l'ouverture d'un cadavre. Dans les commencemens l'opération me parut repoussante; néanmoins, avec quelques étudiants welches, je courus plus d'un risque afin d'obtenir des sujets. De fréquentes dissections avoient lieu chez Gallotus, qui avoit épousé une femme de Montpellier & jouissoit d'une certaine fortune. Il nous convoquoit pour aller en armes hors de la ville déterrer secrètement, dans les cimetières adjacens aux cloîtres, les morts inhumés le jour même; nous les portions chez lui, où nous procédions à l'autopsie. Certains individus avoient charge de prendre garde aux enterremens & de nous conduire à la fosse.

Ma première expédition de ce genre date du 11 décembre 1554. La nuit étoit déjà sombre quand Gallotus nous mena hors de la ville au monastère des Augustins. Nous y trouvons un

moine aventureux qui s'étoit déguisé & nous prêta son aide. Nous entrons furtivement dans le cloître, où nous restons à boire jusqu'à minuit. Puis, bien armés & observant le plus profond silence, nous nous rendons au cimetière du couvent de Saint-Denis. Myconius avoit son épée nue, comme les welches leurs rapières. Nous déterrions le mort en nous aidant des mains seulement, car la terre n'avoit pas eu le temps de s'affermir. Une fois le cadavre à découvert, nous lui passons une corde &, tirant de toutes nos forces, nous l'amenons en haut; après l'avoir enveloppé de nos manteaux, nous le portons sur deux bâtons jusqu'à l'entrée de la ville. Il pouvoit être trois heures du matin. Nous déposons notre fardeau dans un coin & frappons au guichet. Un vieux portier se présente en chemise & ouvre; nous le prions de nous donner à boire, prétextant que nous mourons de soif. Pendant qu'il va chercher du vin, trois d'entre nous introduisent le cadavre & s'en vont le porter dans la maison de Gallotus qui n'étoit pas fort éloignée. Le portier ne se douta de rien. Quant aux moines de Saint-Denis, ils se virent obligés de garder le cimetière & de leur cloître ils décochoient des traits d'arbalète sur les étudiants qui s'y présentoient.

Le *theatrum* servoit souvent aux dissections, qui étoient alors présidées par un professeur; un barbier manioit le scalpel. Outre les étudiants, l'assistance se composoit de seigneurs &

de bourgeois en grand nombre, de dames aussi, quand même on difféquoit un homme; beaucoup de moines y venoient également. Je m'exerçois un peu à distiller. Je prenois note d'une foule de recettes que les *doctores* me communiquoient ou que j'empruntois aux ouvrages de Falco; ces derniers, mon hôte les avoit hérités de Falco lui-même; il les gardoit sous clef dans une chambre où je m'introduisois au moyen d'une échelle & non sans danger. Je dus la connoissance d'excellens *remedia*, soit à Kirchmanus qui les tenoit du médecin Faber, de Cologne, soit à des étudiants qui les rapportoient d'Italie & avec lesquels je parlois science. Je couchois par écrit des *loci communes in totâ medicinâ*; je réduisis *in tabulas* les livres les plus importants de Galenus; j'entendois Rondeletius exprimer ses étranges *opinionés*, dont je pris soigneusement note. Une fois nous passâmes toute la nuit à copier un livret: *De componendis medicamentis*, que Rondeletius nous avoit prêté; nous n'eûmes garde d'omettre une recette pour faire pousser les poils, car étant encore imberbes, nous pensions qu'une moustache nous donneroît un air plus respectable: que de fois, le soir, avons-nous barbouillé nos lèvres, ce qui salissoit les oreillers; nous nous faisions aussi ratifier avec le rasoir le dessous du nez, mais tous ces beaux moyens ne se montroient guère efficaces.

Sur ces entrefaites, Humelius me manda que

la pharmacie ne lui rapportoit guère, qu'on prescrivoit peu de remèdes, que les Bâlois ne tenoient pas à d'habiles médecins, que les ordonnances étoient plutôt allemandes que latines. La plupart des docteurs purgeoient avec du séné, de la réglisse & autres recettes absurdes. Le D^r Isaac lui-même se conduisoit en charlatan de bas étage. Bref, mieux valoit à Bâle être mendiant qu'apothicaire. Tout ce que les médecins favoient faire, c'étoit de purger; quant aux médicamens sérieux, comme ceux de Montpellier, point n'en étoit question. Humelius comptoit donc sur moi pour réformer cet état de choses. Sa lettre me stimula; j'entrevis la possibilité de surpasser mes futurs collègues & d'introduire plusieurs nouveautés, le clistère, des topiques, enfin une foule de spécifiques excellens. Grâce à Dieu, c'est aussi ce qui est arrivé.

Mon père m'avertit de ne pas trop me laisser aller à soigner mes camarades allemands, à cause des peines qu'encourent à Montpellier ceux qui exercent l'art de guérir sans avoir de grade: on les met à cheval sur un âne, dont ils tiennent la queue en guise de bride; puis on les promène par les rues au milieu des rires de la populace, enfin ils sont conduits hors de la ville, & durant tout le trajet les enfans s'amusent à les couvrir de boue.

Le 3 de mars 1555, Guilelmus Eduardus fut reçu docteur en médecine. La promotion, préfidée par Saporta, fut célébrée dans l'église en

grande solennité & au son des orgues. Le récipiendaire rendit grâces en cinq ou six langues, parmi lesquelles l'allemand, quoiqu'il ne le fût pas du reste. On lui fit faire une belle promenade à travers la ville; un plumet de soie ornoit son barret carré; les hautbois jouoient; on portoit dans le cortége des branches de fenouil & des figurines de sucre. Il y eut une magnifique collation; on lança plus d'un quintal de dragées; l'hypocras étoit excellent; ensuite vinrent les danses.

Le 28 de mai 1556, je fus reçu bachelier en médecine; le D^r Saporta fit la promotion au *Collegium regium*. Les *doctores medici* de l'université disputèrent seuls contre moi; l'*actus dura* de 6 heures à 9 heures du matin. Après quoi je revêtis une robe rouge & remerciai par un *carmen* où les Allemands ne furent point oubliés. En commençant, j'avois récité par cœur une longue *oratio*. Enfin je payai 11 francs & 3 sols, contre lesquels on me remit un diplôme muni du sceau. Les Allemands me présentèrent leurs félicitations; pour leur témoigner ma reconnoissance, je leur donnai un banquet.

En ce temps s'éleva un tumulte. Les étudiants reprochoient aux professeurs de ne pas donner leurs cours. Ils s'assemblèrent, firent en armes la tournée des *collegia* & ceux qu'ils y trouvoient écoutant une leçon, ils les invitoient à sortir pour se joindre à la troupe. C'est ainsi que Hœchstetter vint me quérir au cours de Saporta; je ne

je ne me fouciois guère d'offenser ce professeur, mais Hœchstetter n'en voulut pas démordre & force me fut de m'acheminer, avec une foule énorme d'étudians de toutes les Nations, vers la maison du parlement. Là notre *procurator* se plaignit en notre nom de la négligence des *doctores* & demanda le rétablissement de l'ancien usage en vertu duquel deux *procuratores*, nommés par les étudians, étoient investis du droit de retenir leurs *stipendia* aux professeurs qui ne donnoient pas leurs cours. Les *doctores* répliquèrent par la bouche d'un *procurator*; néanmoins, il fut fait droit à notre requête & le tumulte s'apaisa.

Le 16 d'octobre 1553, Guillaume Dalençon, de Montauban, fut dégradé. C'étoit un prêtre converti qui avoit apporté de Genève des livres & séjournoit depuis longtemps en prison. Revêtu de son costume ecclésiastique, il monta sur une estrade où l'évêque étoit assis. Après mille cérémonies & la lecture de nombreux passages en latin, ses ornemens sacerdotaux lui furent enlevés & remplacés par des habits séculiers; on lui rasa la tonsure, on lui coupa deux doigts, puis il fut livré à la justice civile qui l'appréhenda sur-le-champ & le ramena dans son cachot. Le 16 de janvier 1554 il fut condamné à mort & l'après-midi même il fut supplicié.

Un homme porta Dalençon sur ses épaules hors de la ville, non loin d'un couvent, à la place des exécutions où étoit dressé un monceau

de bois. A la fuite de Dalençon marchoient deux prisonniers : un tondeur de draps, en chemise avec une botte de paille liée derrière le dos ; & un homme de condition, fort bien accoutré. Dans leur égarement, tous deux renioient publiquement la vraie foi. Pour Dalençon, il ne cessoit de chanter des psaumes. Arrivé devant le bûcher, il se déshabilla lui-même jusqu'à la chemise, rangea ses vêtemens dans un coin avec autant d'ordre que s'il eût dû les remettre, & se tournant vers les deux hommes qui vouloient abjurer, il leur adressa des paroles si sérieuses, que sur le visage du tondeur de draps la sueur couloit en gouttes de la grosseur d'un pois. Ce que voyant, les chanoines qui faisoient cercle, montés sur des chevaux ou des mules, lui commandèrent de finir. Alors il s'élança d'un air allègre sur le bûcher & s'affit au milieu. Par un trou pratiqué dans l'escabeau passoit une corde : le bourreau la lui mit au cou, lui lia les bras au corps & alluma le bûcher, après avoir jeté dessus les livres rapportés de Genève. Le martyr restoit paisible, les yeux tournés au ciel. Au moment où le feu atteignit les livres, le bourreau tira la corde & ferra le cou du patient : la tête s'inclina sur la poitrine, dès lors Dalençon ne fit plus un seul mouvement & son corps fut réduit en cendres.

Placés au premier rang, les deux prisonniers ne perdirent rien de ce spectacle & durent avoir chaud. Ils furent ramenés à la maison de ville.

On avoit dressé, à côté de l'église Notre-Dame, une estrade sur laquelle étoit placée la Vierge; c'étoit devant cette image que les captifs devoient se rétracter. Après une longue attente, la foule n'en vit paroître qu'un seul : le tondeur de draps refusoit d'abjurer, réclamant de toutes ses forces qu'on le mît à mort sans rémission, parce qu'il avoit faibli. On le réintégra dans sa prison. L'autre, qui paroissoit être un personnage de qualité, monta sur l'estrade & s'agenouilla devant la madone, un cierge allumé à la main. Un notaire lui lut quelque chose & il y répondit. Il eut la vie sauve, mais fut envoyé aux galères.

Le mardi suivant, on procéda contre le tondeur de draps, qui fut étranglé & brûlé de la même sorte que Dalençon. Il montra une grande fermeté d'âme & un singulier repentir d'avoir pensé un moment à se rétracter. Ce jour-là il pleuvoit, le bois ne vouloit pas flamber, & comme le patient, étranglé à moitié seulement, enduroit d'atroces souffrances, du couvent voisin les moines apportèrent de la paille; le bourreau la prit & fit chercher à la pharmacie de mon hôte de la térébenthine pour activer le feu. Je voulus reprocher aux domestiques d'avoir livré cette térébenthine; ils me conseillèrent de me taire, vu qu'il pouvoit m'en arriver autant, puisque j'étois luthérien.

Un fait surprenant signala ce martyr : le jour que Dalençon périt, le 6 de janvier, il tonna très-fort aussitôt après l'exécution. Les prêtres

en plaisantèrent & dirent que c'étoit l'effet de la fumée produite par le brûlement de l'hérétique. Peu de temps après, un *commissarius* arriva de Toulouse & visita la ville en compagnie du baillif pour rechercher les luthériens (ainsi nommoit-on les chrétiens réformés, les appellations de calviniste & de huguenot n'étoient pas encore en usage). Des cries furent faites à son de trompe, enjoignant sous des peines sévères de dénoncer tous les luthériens. On brûla aussi en place publique un grand nombre de Bibles & de livres théologiques imprimés par les nôtres & trouvés chez un libraire.

Mon père m'écrivit combien il étoit heureux de penser que nous autres Allemands n'étions pas inquiétés pour cause de religion. Comme il lui étoit revenu aux oreilles que j'étois non moins bon joueur de luth que bon danseur, il terminoit en me conjurant de ne pas m'amouracher d'une welche, car il travailloit à me donner, dès ma rentrée au pays, une femme qui m'agrèeroit sans nul doute. Il me dévoiloit les négociations qu'il avoit entamées avec maître Franz Jeckelmann. Celui-ci ne disoit pas non, mais il vouloit attendre mon retour avant de rien décider. Mon père me faisoit l'éloge de la jeune fille, de ses vertus, de son jugement, de sa docilité. Il se doutoit depuis longtemps, & mon camarade Hummel l'avoit récemment confirmé dans cette idée, que la personne me plaisoit; c'est ce qui l'engageoit à me faire ces ouvertures, plus tôt qu'il

ne convenoit peut-être, afin que j'eusse d'autant plus hâte d'achever mon *curfus studiorum* & de revenir à Bâle. Il me recommandoit de poursuivre avec ardeur mes études & de ne pas négliger la *chirurgica*.

« Grande, disoit-il, est notre pénurie de *chirurgi*; la plupart sont des enfans auxquels manquent & le savoir & l'expérience. Un cas difficile se présente-t-il? ils tremblent comme des pouilles mouillées, se grattent la tête en secret, mais devant le monde *promittunt salutem*. Qu'en résulte-t-il? Les patients demeurent estropiés, s'ils ne trépassent. Il faut qu'en pareilles conjonctures le *medicus* sache fournir conseil & assistance, prendre même le couteau en main; le profit en vaut la peine. Mon fils, le désir de ton père est de donner en toi à la patrie un honnête homme, distingué & utile. A Bâle la quantité des médecins est effrayante & si l'on n'est pas capable de surpasser ses confrères, on est sûr de rester toute sa vie une façon de mendiant, à moins de devenir un *aulicus*, de s'engager à l'étranger. Or, par-dessus tout je voudrois te garder chez nous. — Celui qui aura le plus de talent, celui-là épousera la femme de son choix. »

J'écrivis à la maison, avouant que la jeune fille m'étoit chère d'ancienne date; je ne demandois que le temps d'être reçu docteur & de rentrer au pays, car l'espoir d'obtenir sa main m'ôtoit la pensée de me fixer autre part qu'à Bâle. J'ajoutois que la volonté de son père ne

fuffisoit pas, il falloit son consentement à elle, & je priois mon père de fonder à l'occasion ses sentimens. Une nuit je rêvai que j'avois mal à la main & que j'allois confulter le barbier Jeckelmann, lorsque sa fille appliqua quelque chose sur la partie souffrante & je me sentis guéri. A mon réveil je tins ce songe pour un pronostic de notre union.

Quelque temps après, plusieurs de mes compatriotes & camarades d'école arrivèrent à Montpellier. Ils portoient de longues épées fuiffes, leur costume étoit tout à l'allemande. On les eût pris pour des lansquenets, leurs manières étoient grossières. Par eux je reçus une quantité de lettres. Mon père me racontoit comment il s'étoit acquitté de ma commission, savoir de présenter celle que je recherchois : entreprise peu aisée, car la jeune fille ne sortoit que pour aller à l'église, sans compter que le bruit couroit d'une entente entre elle & moi. A la fin mon père étoit parvenu à lui parler seul à seule : il lui avoit annoncé que je désirois savoir si elle prenoit plaisir à ma personne & si, Dieu aidant, elle m'accepteroit à mon retour quand je demanderois sa main. Rougissante, elle avoit répondu que ce qui plairoit à son père, lui plairoit aussi ; toujours elle avoit entendu parler de moi favorablement & toujours elle m'avoit eu en estime. Du reste, que depuis longtemps je lui fusse agréable, c'est ce qu'elle avoit laissé entrevoir à la marraine de son père, la vieille schultheifs

Fren, car elle lui avoit avoué ne ressentir pour personne autant d'inclination que pour moi. Donc elle m'attendroit. Elle avoit le projet d'aller, un dimanche, se promener en famille du côté de Gundeldingen, & mon père se proposoit de lui donner collation. On comprend que cette lettre me remplit de joie & de courage. J'envoyai à maître Jeckelmann & à sa fille deux beaux couffinets brodés, de l'excellent vin de Chypre & deux grosses branches de corail.

Le 25 d'août 1556, je reçus des missives de Bâle, parmi lesquelles cinq feuilles de papier pliées comme un livret in-octavo & toutes couvertes de l'écriture de mon père. Il se montrait satisfait de savoir que je travaillois bravement pour arriver *ad gradum*; il espéroit que l'an prochain me verroit rentrer au pays, car maître Jeckelmann commençoit à s'impatisier: de nombreux prétendans, dont plusieurs de très-bonne famille, ne lui laissoient aucun repos. Mon père s'apercevoit aussi que, par l'effet de la bonne volonté dont elle étoit portée à mon égard, ma future salueroit avec plaisir mon retour & qu'elle soupiroit après ce moment. « Et ceux qui ont été éconduits répètent: Nous voulons voir quel beau docteur il fera, celui qui nous supplante auprès du barbier Franz! Qu'ai-je besoin de t'en dire plus long sur ce chapitre? La ville entière est remplie de la nouvelle qu'affurément maître Jeckelmann t'a promis sa fille & que désormais il est inutile de se présenter. Si tu pou-

vois entendre tous les propos qui se tiennent, ils t'exciteroient à confondre un jour ceux qui te reprochent ton bonheur. Mais si tu te préoccupes avant tout de rendre gloire à Dieu, de me combler de satisfaction & d'être utile à la patrie, voilà plus qu'il n'en faut pour t'encourager au travail. » Mon père me disoit encore que je retirerois grande louange en prenant mon grade de docteur à Bâle plutôt qu'ailleurs : le magistrat & la bourgeoisie verroient cela de meilleur œil que si j'imitois ceux qui font leur promotion à l'étranger & qui sont réputés trop incapables pour postuler à notre université ; car on connoît le dicton : *Accipimus pecuniam & mittimus stultos in Germaniam.*

En novembre 1556, je résolus de regagner le toit paternel au printemps suivant, par Toulouse, Paris & la France. Mon hôte m'acheta un cheval & me pourvut pour la route ; mon père me fit tenir à Paris quelque argent. Je devois avoir un compagnon, Theodorus Birckmannus, de Cologne, jeune homme érudit qui favoit jouer non-seulement des instrumens à corde, mais encore du fifre, en sorte qu'il nous étoit facile de nous divertir en route à la moindre occasion. Un voisin vendit le cheval & je me désfis de mon bon luth, non sans regret. Le 24 de février, nous traitâmes à l'hôtellerie nos camarades & leur dîmes adieu. Je fis visite à mes professeurs & autres connoissances, pareillement à quelques demoiselles. Le 27 de février, je pris congé de M. Catalanus qui pleuroit,

pleuroit, de sa femme & de ses gens. Birckmann arriva devant la pharmacie avec les Allemands, qui vouloient nous faire la conduite. J'enfourchai ma monture &, Dieu aidant, mais le cœur bien gros de quitter cette bonne ville que j'avois si longtems habitée, je me mis en route escorté d'une assez nombreuse fuite à cheval. Alors je fus saisi d'effroi en songeant aux dangers qui pouvoient m'affaillir durant ce long voyage, & à la pensée que je ne reverrois plus Montpelier, mon cœur s'attendrit, mes yeux se mouillèrent de larmes.

Retour à Bâle.



NOVS chevauchâmes du côté de Bâle. J'eus du plaisir quand, après tant d'années, je revis les deux tours de la cathédrale. Je déchargeai contre la porte d'un jardin mon arquebuse qui contenoit deux balles, puis je fis mon entrée par la Spalenthor. Riedi s'arrêta à la maison de *l'Oie*; Jean, le mercenaire, m'accompagna jusqu'à *la Chasse*, le logis paternel, à travers la Ruelle des Tanneurs & la Place des Franciscains. Devant notre demeure je rencontrai un homme en quête d'un médecin, auquel il vouloit montrer de l'urine; peut-être